

Se perdre ou ne pas se perdre...

par Danielle Canceill

Il semble que Stéphane n'ait pas tout à fait la même opinion que moi sur le fait de se perdre en montagne, en forêt, ou ailleurs... Peut-être parce que je ne me suis jamais vraiment perdue, mais seulement un peu égarée ? En tous cas, ça met un peu de piment à des balades ordinaires et c'est un très bon truc pour faire marcher des enfants, disons.. un peu réticents. Et puis, ça laisse des souvenirs. Demandez aux miens, à l'occasion, ce qu'ils pensent de mes raccourcis...

L'été dernier en Ariège

Au programme de ces vacances ariégeoises, il y avait balades, escalade, vélo et surtout coup de main à Olivier et Catherine qui se construisent une magnifique maison bioclimatique à proximité de Foix.

Ce jour-là, nous étions partis (Catherine, Sylvain, Ophélie, Georges, Francis et moi) pour une petite balade apéritive, de moins d'une heure autour de la maison, tandis que Daniel, Olivier, Clémence et Quentin travaillaient sur le chantier. Nous voulions voir d'un peu plus près la si jolie chapelle perchée au-dessus du village d'Alzen et contempler d'un peu plus haut le village lui-même et le plateau sur lequel il est blotti (plateau suspendu assez inhabituel, pour qui connaît les raides escarpements de l'Ariège). On voulait voir aussi cette grotte, juste derrière la maison, à l'intérieur de laquelle on peut remonter le ruisseau qui la traverse par un trou creusé et façonné par les eaux. Bref, on voulait juste prendre un peu l'air avant le déjeuner.

On partit donc le nez en l'air et les mains dans les poches. En partant, j'attrapais néanmoins un petit bout de carte qui traînait dans une pochette plastique : une photocopie de la carte au 1/25000ème des environs immédiats de la maison. Au cas où.

Menés d'un pas très sur par notre guide Sylvain (3 ans), on traversa la grotte, sans frontale ! Puis, on longea un ravin impressionnant qui lui inspira ce commentaire : « Là, il faut pas tomber. Sinon, on est morts et après, nos habits sont tout mouillés ». Ce qui effectivement aurait été assez désagréable. On passa devant un Christ en croix, qualifié par Sylvain « d'épouvantail »... On visita la chapelle : charmante. On admira la vue : splendide. Et puis, au lieu de reprendre tranquillement le chemin de la maison, un esprit malin nous incita alors à prolonger quelque peu notre déambulation en suivant un petit chemin bucolique qui partait vers l'est. Catherine, Sylvain et Ophélie, raisonnables rentrèrent au logis (en ce qui concerne Ophélie, je dirais en fait, qu'elle devait se méfier de quelque chose, car j'avais prononcé le mot fatidique de « raccourci »...). Georges, Francis et moi, tentés par je ne sais quel démon, probablement du genre de celui qui anime les jambes du randonneur, qui veut toujours savoir ce qu'il y a derrière le prochain col et au-delà du prochain tournant, on continua...

Continuer, continuer, c'est bien beau, mais jusqu'où ? Car rapidement, il arriva ce qui devait arriver : on sortit de la carte. Commencèrent alors les supputations : est-ce que le chemin

qui s'arrête là, peut rejoindre celui qui réapparaît ici ??? Ben... p't'être... Mais p't'être pas... Ca dépend... Faut voir... Allons un peu plus loin ! A chaque intersection, on s'interroge : tout droit ? à droite ? à gauche ? Il y a bien de temps en temps quelques panneaux pour randonneurs, mais qui ne nous sont d'aucune d'aide, car notre bout de carte ne couvre pas une zone suffisante et nous ne connaissons pas suffisamment les noms des villages et lieux-dits environnants. On continua donc, au pifomètre et... à la boussole ! Car dans notre inconscience, nous avions quand même eu la sagesse d'en avoir une au fond d'une de nos poches ! Grâce à ce petit objet magique, on réussit à garder le cap. Et à convaincre Francis, qui régulièrement proposait de faire demi-tour et de revenir sur nos pas, que « cette fois ça y est, c'est bon, on va se repérer, trouver un chemin qui va dans la bonne direction, et bientôt c'est juré, on sera attablé devant un bon repas ». Parce que évidemment, on était partis sans le moindre biscuit à se mettre sous la dent. Et quand Francis a faim, il a faim. Moi, quand je n'ai pas le choix, j'arrive à penser à autre chose, à m'occuper en ramassant des cailloux, des bouts de bois, ou en entretenant le sentier (malgré les ricanements de mes compagnons dès que je m'arrêtais pour enlever un tronc, couper une branche ou faire un cairn...). Et puis, on parle, on échange nos points de vue sur l'actualité, la guerre, la paix, l'avenir de la planète... Et là, y'a du boulot, alors, ça occupe.

Pendant ce temps-là, le temps passe... Et on espère qu'on se rapproche de la maison, même si... on n'en est pas très surs. Et puis soudain, miracle ! On aperçoit la chapelle dans le lointain ! Ca y est, on est sauvés ! Après des heures d'errance, y'a plus qu'à descendre cette colline, passer ces clôtures, rejoindre ce chemin, traverser le pré, rattraper la route, et c'est tout bon ! Oui, mais... juste avant de rejoindre la route, il faut longer des enclos à cochons. Pas de problème me direz-vous, ces animaux ne sont pas des plus féroces. Certes. Mais le chemin qui longe ces enclos est passablement marécageux, labouré par le passage des bestiaux, et se transforme même, à une intersection, en un large borbier noirâtre, fangeux et infranchissable. Calorifère ??? Il faut arriver à contourner l'obstacle. Oui, mais il est entouré de clôtures et de parcs à cochons tout aussi bouillasseux... Francis avise alors un petit bosquet aux arbustes poussant drus et serrés, et arrive à se faufiler entre les branchages. Et d'un de sauvé ! Moi, encombrée de divers morceaux de bois que j'avais ramassés, je préfère disposer quelques pierres plates dans la gadoue, puis utiliser 2 seaux (apparemment dédiés à la nourriture des cochons, mais qui étaient vides et... propres !) pour y poser les pieds au sec l'un après l'autre. Et de deux ! C'est alors au tour de Georges de franchir l'obstacle. Occupée à progresser avec mes seaux, je n'ai pas eu le temps de me retourner, que j'entends : « Oh, tiens, y'a une liane ! », suivi immédiatement d'un retentissant : « Ahhh ! Mmm..... ! » Et que vois-je alors ? Georges, à 4 pattes dans la boue noire de la mare aux cochons !!! Promis, juré, craché, je n'invente rien et Francis (noble rédac'chef de cette revue fort sérieuse) est témoin ! Cinquante mètres plus loin, on dût même rebrousser chemin, car Georges s'aperçut qu'il avait perdu ses lunettes de soleil. Avec un bâton, il farfouilla dans la bouillasse à l'endroit de sa chute, et les retrouva !

Le plus dur fût, pour Francis et moi, d'arriver à rentrer à la maison, malgré les accès de fou rire qui nous tenaient les côtes, et qui nous reprenaient dès que l'on jetait un œil aux tâches noires qui maculaient les habits et la figure de notre compagnon d'infortune.

Finalement, Stéphane a peut-être raison : il ne fait pas toujours bon se perdre en montagne...

novembre 2006, les Trois-Pignons, 95.2

Il faut dire que nous avons grimpé jusqu'à la dernière lueur et qu'il y avait du brouillard ce jour-là. Et, la nuit tous les chats étant gris, à fortiori les rochers aussi. Quand il s'avéra que vraiment, nous n'arrivions plus à distinguer les prises, Georges, Hubert et moi-même en étions au N°22 bleu, à peine distant d'une centaine de mètres du lieu de rendez-vous où nous avons laissé nos sacs. L'ambiance était fantomatique et, de façon étonnante, cet endroit si familier commençait peu à peu à le devenir de moins en moins. Pourtant, pas un instant, on envisagea que l'on ne partait pas tout à fait dans la bonne direction. Et c'est d'un pas très assuré et sans la moindre hésitation que l'on se dirigeait (croyait-on...) vers le petit col bien connu. Malgré, il faut le reconnaître, l'avis d'Hubert, qui lui, serait bien parti un peu plus à droite, mais s'est vite rangé à notre avis, nous qui "connaissions les lieux depuis plus de 40 ans...". C'est vrai qu'on ne reconnaissait pas grand-chose, mais nous mettions cela sur le compte du brouillard et de la nuit tombante ! Et puis, nous devions faire des détours, à cause de nos encombrants « crash-pads » qui nous empêchaient d'aller en ligne droite. Mais quand on arriva au pied du pignon sud, vers le départ du circuit bleu, on eut du mal à accepter le fait qu'à force de dévier imperceptiblement vers la gauche, on avait fina-

lement complètement dérivé dans la direction radicalement opposée à celle que nous aurions dû prendre. Piteusement, on dut se rendre à l'évidence et refaire le tour complet du massif pour rejoindre nos sacs...

Se perdre au 95.2... Qui eut crû cela possible?!? Moi qui, vers l'âge de 10 ans, avais reçu l'autorisation parentale d'emmener toute une petite tribu d'enfants plus jeunes, du col du 95.2 jusqu'à la Croix de Lorraine... pieds nus !

Ceci dit, nous ne fûmes pas les seuls à errer ce soir-là... Une certaine Monique R. se fit attendre fort tard pour le traditionnel dîner dominical de la tribu Canceill/Polian, à Monderville, et l'on commençait à se demander s'il fallait s'inquiéter ou pas, s'il fallait retourner au parking pour voir si la voiture y était encore ou pas et s'il fallait prévenir les secours en montagne ou pas. Heureusement, elle avait sa boussole, ce qui lui a évité de se tromper (comme nous le fîmes) de 180°, mais elle n'avait ni lampe, ni carte (c'est Georges qui en avait 4 dans son sac...), ce qui ne lui a pas permis d'éviter les tours et détours inutiles !

Moralité (mais il me semble l'avoir déjà dit et écrit un certain nombre de fois ces dernières années...) :

Il est toujours prudent d'emporter avec soi

Dans sa poche, dans son sac ou dans son cabas,

En tous lieux, à tout âge et en toute saison,

Une boussole, une carte et un petit lampion.



Le 95,2 vu par Yvon Lagadec